

Henri Tréziny (dir.)

Greco and indigenous of Catalonia to the Black Sea Acts of the encounters of the European Ramses² (2006-2008)

Publications du Centre Camille Jullian

1. Fortifications grecques et fortifications indigènes dans l'Occident grec

Henri Tréziny

DOI : 10.4000/books.pccj.877
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Aix-en-Provence
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 13 février 2020
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782957155729



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Référence électronique

TRÉZINY, Henri. 1. *Fortifications grecques et fortifications indigènes dans l'Occident grec* In : *Greco and indigenous of Catalonia to the Black Sea : Acts of the encounters of the European Ramses² (2006-2008)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2010 (généré le 03 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/877>>. ISBN : 9782957155729. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.877>.

1. Fortifications grecques et fortifications indigènes

dans l'Occident grec

Henri Tréziny

Dans les cités grecques de Grèce propre, les sites fortifiés aux marges du territoire des cités grecques sont souvent qualifiés de *phouria*. Ils constituent des fortifications permanentes ou semi-permanentes de frontière, dont le meilleur exemple (connu par les textes plutôt que par l'archéologie) est sur la frontière Nord de l'Attique¹. Dans le monde colonial d'Occident, le territoire de la cité jouxte de petits établissements indigènes, souvent fortifiés, dont on peine à dire s'ils étaient occupés par des Grecs ou par des indigènes et, dans ce dernier cas, s'ils avaient pour fonction de défendre le territoire indigène contre la cité grecque, ou au contraire celui de la ville grecque contre une agression extérieure. Il va de soi que ces fonctions ont pu varier avec le temps et que seules les sources littéraires nous permettent une interprétation historique. Les données archéologiques nous permettent seulement de dire (quelquefois) si le site était occupé par des Grecs ou par des indigènes (en Sicile, par des Puniques ?), et (avec prudence) si les techniques de construction et de défense utilisées relèvent plus ou moins d'une tradition grecque.

Dans la perspective de ce programme, je me limiterai donc à rassembler quelques faits archéologiques permettant d'instruire le dossier, mais je voudrais d'abord m'interroger sur la signification du mot *phourion* (et d'autres mots du même contexte) dans les sources anciennes que nous utilisons couramment.

1. Questions de vocabulaire

Le vocabulaire des inscriptions relatives aux fortifications a été bien étudié par F.-G. Maier (Maier 1961),

commenté et critiqué par L. Robert (Robert 1970). Les principaux vocables commentés par Maier (t. II, p. 78-80) pour désigner des fortifications secondaires dans le territoire des cités sont *τείχος*, *τείχη*, *ὄχύρωμα*, *φρούριον*, *περίπολιον*, *πύργιον*.

L. Robert y ajoute *χώριον* et *χάραξ*. Il met en évidence des spécificités régionales, comme l'utilisation systématique de *χώρια* dans les inscriptions de Smyrne (Robert, p. 601) et *τείχη* autour de Chersonnèse Taurique (*Id.*, p. 600-601), tandis que l'on utilise couramment *φρούρια* pour désigner les postes fortifiés autour de Milet². C'est aussi le cas pour Athènes, et l'utilisation de *χώριον* dans une inscription de Sounion ne contredit évidemment pas la règle³. Le terme *περίπολιον* apparaît ponctuellement dans le même sens à Cos, Camiros et Carpathos, dans des contextes autour de 200 av. J.-C.

L'usage du V^e s.

Le terme *φρούριον* ne semble pas apparaître dans la littérature ou l'épigraphie avant la fin du V^e s.⁴ Hérodote n'utilise pas les mots *φρούριον* ou *περίπολιον*. Il emploie *τείχος* au sens de fortin, mais plus souvent au sens de rempart de ville (I, 26, à Ephèse, I, 80, à Sardes), voire de ville fortifiée (I, 81, Sardes). Il emploie plusieurs fois *φρουρή*, au sens de garnison (par exemple dans un *τείχος*) ou le verbe *φρουρεῖν*, au sens de surveiller (II, 30, III, 90, IV, 133, VII, 203 et 217, IX, 106).

Une utilisation plus fréquente de *φρούριον* se trouve pour la première fois chez Thucydide, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit systématique. Ainsi, lors des préparatifs de guerre en 414, les Syracusains envoient chez les Sicules des gardiens (*φύλακες*) ou des ambassadeurs (*πρεσβεῖς*), et placent des garnisons (*φρουραί*) dans les fortins du territoire (*περίπολια*), tout en préparant dans

1 On connaît bien par Thucydide le rôle du site de Décélie dans la guerre du Péloponnèse, mais il n'est pas reconnu archéologiquement. Du reste, il ne joue pas un rôle dans la défense de l'Attique mais au contraire d'attaque après son occupation par les Lacédémoniens, et Thucydide ne l'appelle jamais *phourion* (*infra*). Quant au site bien connu de Gyphokastro, son identification avec Eleuthères est plus que douteuse cf Adam 1982, p. 213-217. Sur la question en général, Garlan 1974. Sur les fortifications de l'Attique, Ober 1985 ; Lauter 1992.

2 Robert 1967, p. 600 le *phourion* de Pidasa, dans l'arrière-pays de Milet. Petite ville vidée de ses habitants et transformée en *phourion* avec un *phourarque* et des *phouroi*.

3 L'expression *ἐν χωρίῳ* doit signifier « sur place (*am Ort und Stelle*) » selon Maier 1961, I, p. 117 ; ou simplement « dans le village » pour Robert 1967, p. 588.

4 Une inscription de Téos au V^e s. fait du *περίπολιον* la base des *περίπολοι* (SIG 38, 17).

la ville (πόλις) armes, chevaux et tout ce qui sera nécessaire à la guerre⁵. Ce texte est saisissant car il décrit en quelques mots la façon dont Thucydide se représente la cité de Syracuse (la ville, le territoire, les indigènes soumis, les alliés potentiels), mais surtout par l'utilisation de περιπόλιον, mot qui aura une belle postérité. Le περιπόλιον, c'est l'endroit où sont stationnés des περίπολοι, des soldats qui surveillent le territoire⁶. Il est très probable que Thucydide emploie περιπόλιον pour désigner des postes fortifiés que la littérature du IV^e s. appellera φρούρια⁷. Thucydide utilise fréquemment le terme φρούριον dans la description des opérations de guerre, mais il s'agit toujours de défenses provisoires destinées à la protection d'un groupe de soldats au cours d'une opération : φρούριον du Plemmyrion, du Labdalon sur les Epipoles. Dans le même contexte de l'expédition de Sicile, le φρούριον de Mégara Hyblaea est d'interprétation plus délicate. Poste avancé qui permet de surveiller l'arrivée de la flotte athénienne au début des opérations, il est suffisamment défendu pour résister à une première attaque. On a voulu y voir un premier état des défenses de la ville hellénistique, ce qui supposerait un φρούριον imposant d'environ 9 ha⁸, mais il s'agit plus probablement d'un fortin plus limité, peut-être dans l'angle Nord-Ouest de la ville archaïque. Dans tous les cas, le φρούριον n'est pas une fortification en soi mais l'abri d'une garnison : il n'y a pas de φρούριον sans φρουρά.

Une autre occurrence de φρούριον est très instructive, à propos du site d'Oenoë, entre Attique et Béotie⁹. Le site avait été fortifié auparavant, et les Athéniens s'en servaient comme φρούριον en temps de guerre. Autrement dit, le terme φρούριον ne s'applique pas ici à un fortin mais à ce fortin lorsqu'il reçoit une

garnison, ce qui conforte l'interprétation précédente.

On notera enfin que le site de Décélie, fortifié par les Lacédémoniens au début de la guerre du Péloponnèse, n'est jamais appelé φρούριον par Thucydide, bien qu'il soit occupé par une φρουρά lacédémonienne¹⁰, ni τεῖχος (bien qu'il soit fortifié¹¹), ni ἐπιτείχισμα (bien qu'il soit fortifié contre Athènes¹²), ni ὀρμητήριον (bien qu'il serve de base de départ)¹³. C'est Décélie, simplement¹⁴. On ne trouve l'appellation φρούριον que tardivement chez Diodore¹⁵ ou Pausanias¹⁶.

Le mot φρούριον est également utilisé au V^e s. chez Eschyle, dans un sens métaphorique¹⁷, mais ne se trouve jamais chez Sophocle, une seule fois chez Aristophane¹⁸ et deux fois chez Euripide¹⁹.

Le IV^e s.

Xénophon fait un usage intensif du mot φρούριον, généralement pour désigner un fortin aux frontières du territoire, selon ce qui sera l'usage courant du IV^e s., notamment chez les orateurs attiques. Signalons par exemple Démosthène²⁰, qui mentionne des φρούρια

10 Thuc. VIII, 71, 1 : τῇ ἐκ τῆς Δεκελείας φρουρᾷ.

11 Thuc. VI, 91, 6 : τεῖχίζων τε χρηὴ Δεκέλειαν τῆς Ἀττικῆς ; VII, 18, 1 : καὶ ὁ Ἀλκιβιάδης προσκειμένος ἐδίδασκε τὴν Δεκέλειαν τεῖχίζων ; VII, 19, 1 : ἔπειτα Δεκέλειαν ἐτεῖχίζον ; Thuc. VII, 20, 1 : Ἐν δὲ τούτῳ καὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἅμα τῆς Δεκελείας τῷ τεῖχισμῷ ; Thuc. VII, 27, 2 : ἡ Δεκέλεια (...) τεῖχισθεῖσα ; Thuc. VII, 42, 2 : διὰ τὴν Δεκέλειαν τεῖχισομένην.

12 Thuc. VI, 93, 2 : ὥστε τῇ ἐπιτείχει τῆς Δεκελείας προσεῖχον ἤδη τὸν νοῦν.

13 Thuc. VIII, 3, 1 : Εὐθὺς οὖν ᾧ Ἀγίς μὲν ὁ βασιλεὺς αὐτῶν ἐν τῷ χειμῶνι τούτῳ ὀρμηθεὶς στρατῷ τινὶ ἐκ Δεκελείας. Il est vrai que le mot ὀρμητήριον n'est pas utilisé par Thucydide.

14 Thuc. VIII, 69, 2 : τῶν ἐν Δεκελείᾳ πολέμιων ἕνεκα. Aussi, VIII, 5, 3 ; VIII, 70, 2 ; VIII, 71, 3 ; VIII, 98, 1, etc.

15 Diodore, XVI, 9, 2.

16 Pausanias, III, 8, 6 : ἐνέβαλλε δὲ καὶ ἐς τὴν Ἀττικὴν συνεχῶς ὁ ᾧ Ἀγίς στρατιᾷ καὶ ἐπετείχισε φρούριον Ἀθηναίοις τὸ ἐν Δεκελείᾳ.

17 Eschyle, *Prom enchaîné*, 801-808 : τοιοῦτο μὲν σοι τοῦτο φρούριον λέγω, « je dis cela pour te mettre en garde » ; *Euménides*, 918-919 : Ἀρῆς τε φρούριον θεῶν νέμει, « (Athènes, dont Zeus) et Arès ont fait le *phrourion* des dieux sur la terre » ; 949 : πόλεως φρούριον, « Gardiennes de la ville » (en parlant des Euménides à Athènes).

18 Aristophane, *Grenouilles*, v. 362 : προδίδωσιν φρούριον ἡ ναῦς, formule rituelle que l'on retrouvera chez les Orateurs.

19 Euripide, *Oreste* 759-761 : φυλασσόμεσθα φρουρίοισι πανταχῇ ; Fr. Hypsipyles fr 20/21 l. 12 : φυλάσ[σ]ε[τ]α[ι] γῇ φρουρίοισιν ἐν κύκλῳ.

20 Contre Midias, 193 : ὅσοι τὰ φρούρι' ἦσαν ἔρημα λελοιπότες. Signalons aussi la formule rituelle οὔτε τὴν πόλιν οὔτε φρούριον

5 Thuc 6, 45, 1 : καὶ ἔς τε τοὺς Σικελους περιέπεμπον, ἔνθα μὲν φύλακας, προς δὲ τοὺς πρέσβεις, καὶ ἐς τὰ περιπόλια τὰ ἐν τῇ χώρᾳ φρουράς ἐσεκόμεζον, τὰ τε ἐν τῇ πόλει ὅπλων ἐξετάσει καὶ ἵππων ἐσκόπουν εἰ ἐντελὴ ἐστί, καὶ τὰλλα ὥς ἐπὶ ταχεῖ πολέμῳ καὶ ὅσον οὐ παρόντι καθίσταντο. Thuc 7, 48, 5 : καὶ χρήμασι γὰρ αὐτοὺς ξενοτροφοῦντας καὶ ἐν περιπολίῳ ἅμα ἀναλίσκοντας καὶ ναυτικὸν πολὺ ἔτι ἐνιαυτὸν ἤδη βόσκοντας τὰ μὲν ἀπορεῖν, τὰ δ' ἔτι ἀμχανήσιν.

6 περίπολος en ce sens : Eschine, *Fausse ambassade*, 167 ; Aristophane, *Grenouilles*, 1177 ; de περιπέλεσθαι. Le mot sera ensuite dérivé de *polis* et compris comme « périphérique par rapport à la ville », voire « ville secondaire » (*infra*, Strabon).

7 Thucydide lui-même utilise pour le même site fortifié à l'embouchure de l'Halex en Calabre tantôt *peripolion* (III, 90), tantôt *phrourion* (III, 115, 7). Cf. Visonà, *infra* dans ce volume, p. 595.

8 G. Vallet, Fr. Villard, p. Auberson, *Mégara Hyblaea 3. Le guide*, p. 95-96. *Mégara 5*, p. 264 et n. 67..

9 II, 18, 2 : ἡ γὰρ Οἰνὸν οὔσα ἐν μεθορίῳ τῆς Ἀττικῆς καὶ Βοιωτίας ἐτετείχιστο, καὶ αὐτῷ φρουρίῳ οἱ Ἀθηναῖοι ἐχρῶντο ὅποτε πόλεμος καταλάβοι.

laissés vides par leurs occupants (des φρούρια sans φρουροί ...).

Un passage du *De Vectigalibus* de Xénophon est particulièrement intéressant dans la mesure où il mentionne côte à côte la garde dans les φρούρια et l'activité de surveillance dans le territoire, le περιπολεῖν, mais sans mention de περιπόλια, et qu'il est instructif de confronter au texte de Thucydide cité plus haut²¹.

Un autre passage des *Helléniques* suggère que le φρούριον a une valeur plutôt défensive, tandis que l'ἐπιτείχισμα est offensif. Les Athéniens qui assiègent Egine en 388 ont construit un ἐπιτείχισμα, mais les assiégeants deviennent vite des assiégés et une expédition de secours doit les faire sortir du φρούριον²².

L'époque romaine

Le sens de φρούριον chez Diodore a été minutieusement analysé par Nielsen 2002, mais dans une optique bien particulière : il s'agissait de savoir si l'appellation φρούριον donnée par Diodore à un site devait suffire pour l'exclure de la liste des *poleis* d'époque classique établie par le « Copenhagen Polis Center ». Par exemple, en 403, Léontinoi, qui était jusque là une *polis*, devient un φρούριον de Syracuse. Pour Nielsen, φρούριον est alors utilisé comme « antonyme » de πόλις. Je dirais plutôt que, les habitants de Léontinoi ayant reçu le droit de cité syracusain, la ville devient une dépendance, on pourrait presque dire un quartier de Syracuse²³. Φρούριον n'est pas utilisé ici avec le sens de forteresse, mais plutôt avec celui de ville secondaire. C'est sans doute la même différence de point de vue que l'on retrouve dans le cas de Mylai, tantôt πόλις tantôt φρούριον : πόλις quand on la considère pour elle-même, un habitat relativement important, une ville, φρούριον quand on considère son statut politique, simple dépendance de Messine (Thuc. III, 90, 2 : Μυλαὶ αἱ Μεσσηνίων). C'est le sens que donne Strabon au mot περίπολιον (*infra*), mais Diodore n'emploie pas ce mot.

οὐδὲν ἀπώλεσαν (*Fausse ambassade*, 264), qui revient avec des variantes à plusieurs reprises (*C. Leptine*, 78 : οὐ πόλιν, οὐ φρούριον, οὐ ναῦν, οὐ στρατιώτην ἀπώλεσεν ; aussi Lysias, *C. Philon*, 26 ; φρούριόν τι προὔδωκεν ἢ ναῦς ἢ στρατόπεδόν τι).

21 Xén., *Vect.*, 4, 52 : οἱ τε φρουρεῖν ἐν τοῖς φρουρίοις, οἱ τε πελάττειν καὶ περιπολεῖν τὴν χώραν. On rapprochera aussi Thucydide, IV, 67 : ψιλοὶ καὶ ἕτεροι περίπολοι.

22 Xén. *Hell.* V, 1, 5 : καὶ ἐκ τούτου ἐπολιορκοῦντο μᾶλλον οἱ ἐν τῷ ἐπιτειχίσματι Ἀθηναίων ἢ οἱ ἐν τῇ πόλει· ὥστε ὑπὸ ψηφίσματος Ἀθηναῖοι πληρώσαντες ναῦς πολλὰς ἀπεκομίσαντο ἐξ Αἰγίνης πέμπτῃ μηνὶ τοὺς ἐκ τοῦ φρουρίου.

23 Diodore, XII, 54, 7 : οἱ δὲ Συρακόσιοι τοῖς Λεοντῖνοις μεταδόντες τῆς πολιτείας ἅπαντας Συρακουσίους ἐποίησαν καὶ τὴν πόλιν φρούριον ἀπέδειξαν τῶν Συρακοσίων.

Comme Strabon (*infra*), Diodore emploie le mot φρούριον pour des sites indigènes (Motyon en Sicile centrale : XI, 91, 4) et il est l'un des premiers auteurs à appeler φρούριον le site de Décélie en Attique (XIII, 9, 2)²⁴.

Chez Strabon, l'usage du mot φρούριον est également très large pour désigner des sites fortifiés, quelquefois une acropole au-dessus d'une ville, mais le plus souvent un habitat plus petit qu'une cité (on dirait en Gaule un *oppidum*). Pour nous limiter à l'Occident, c'est ainsi qu'il appelle Pandosia, petite ville des Brettii au-dessus de leur capitale, Cosentia²⁵. Un autre passage du livre VI laisse entendre à propos de Pétélia, capitale des Lucaniens, qu'elle était défendue par des φρούρια. Mais le texte a sans doute été mal lu et on comprendra plutôt que le site a été fortifié contre Thourioi²⁶. Que le sens de φρούριον soit au total très vague est dit explicitement par Strabon au livre XII : « la frontière de la Lycaonie et de la Cappadoce se trouve entre Koropassos, κόμη des Lycaoniens, et Garsaouroi, πολίχνιον de Cappadoce ; la distance entre ces deux φρούρια est de 120 stades. »²⁷

Il faut insister aussi chez Strabon sur le sens donné à περίπολιον, qui n'est plus un synonyme de φρούριον (au sens où l'entendaient les orateurs attiques), mais désigne souvent dans les royaumes hellénistiques une ville secondaire dépendant d'une capitale, comme Apollonia ou Bérénice par rapport à Cyrène²⁸.

Plutarque et Pausanias emploient le mot φρούριον

24 Sjöqvist, *Kokalos* 1958, p. 109 sqq. Pour Diodore, φρούριον peut être aussi une petite cité libre (XVI, 69, 4 ; XVI, 70, 4). Mais Apollonia et Engyon (XVI, 72, 5), Entella, Galeria, Adranon, Morgantina sont des πόλεις, et Agyrion une ἐλάττων πόλις.

25 Strabon VI, 1, 5 : εἶτα Κωσεντία μητρόπολις Βρεττίων· μικρὸν δ' ὑπὲρ ταύτης Πανδοσία φρούριον ἐρυμνόν, περὶ ἣν Ἀλέξανδρος ὁ Μολοττὸς διεφθάρη ; 6, 1, 14, *idem* à propos de Lagaria.

26 Strabon, VI, 1, 3 : Πετελία, μέτροπολις τῶν Λευκανῶν· ἐρυμνὴ δ' ἐστίν, ὥστε καὶ Σαυνῖται ποτε φρουρίοις ἐπετείχισαν αὐτήν. L'utilisation de φρούρια en ce sens serait un *unicum*. Mais aussi φθουριοίς, corr. Meineke Θουριοίς. Voir Guzzo Luppino, *MEFRA* 1980, p. 864, n. 74. Contra Pugliese-Caratelli, *ASCL* 1972, p. 8).

27 Strabon XII, 6, 1 : Λυκαόνων τε καὶ Καππαδόκων ὄριόν ἐστι τὸ μεταξὺ Κοροπασσοῦς κόμης Λυκαόνων, καὶ Γαρσαούρων πολίχνιου Καππαδόκων· ἔστι δὲ τὸ μεταξὺ διάστημα τῶν φρουρίων τούτων ἑκατὸν εἴκοσί που στάδιοι.

28 Strabon, XVII, 3, 21 : τῆς δὲ Κυρήνης ἐστὶ περιπόλια ἢ τε Ἀπολλωνία καὶ ἡ Βάρκη καὶ ἡ Ταύχειρα καὶ Βερενίκη καὶ τὰ ἄλλα πολίχνια τὰ πλησίον. Avec l'adjectif περίπολιος, XIV, 2, 22 : ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ τρεῖς εἰσι πόλεις ἀξιόλογοι, Μύλασα Στρατονίκεια Ἀλάβανδα· αἱ δὲ ἄλλαι περιπόλιοι τούτων ἢ τῶν παραλίων, ὧν εἰσιν Ἀμυζῶν Ἡράκλεια Εὐρωμος Χαλκήτορες. A l'époque hellénistique, περίπολιον semble également désigner un faubourg (*IG XII*, 1 1033, à Karpathos, quartier autour d'un temple).



Fig. 400. L'agger archaïque de Mégara Hyblaea.

au sens vague de site fortifié, à côté de ἐρύματα (Plut., *Timoléon*, 22, 6), χώρια (Paul-Emile, 8, 7), χάρακες (César, 17, 4), πολίσματα (Ptolémée, 28, 1), sans aucun doute comme habitat secondaire par opposition à πόλις, comme le suggère une remarque du Périégète : « les remparts de Trinasos, qui me semble avoir été un προύριον plutôt qu'une ville »²⁹.

Pour résumer ce rapide tour d'horizon, le terme προύριον n'apparaît dans la langue grecque qu'avec Thucydide, et ne se spécialise vraiment au sens de poste fortifié que dans la littérature attique du IV^e s., sens qui se perpétue chez Polybe, ou, à l'époque impériale, chez Plutarque. Mais les historiens du début de l'Empire (Diodore et Strabon) l'utilisent dans des sens plus variés et souvent beaucoup plus vagues.

2. Techniques de construction et de défense

Les premières fortifications grecques

On se rend compte depuis quelques dizaines d'années que les fortifications des cités coloniales ne sont pas un phénomène tardif, du VI^e s. av. J.-C., mais un phénomène ancien, quelquefois du VII^e s., et souvent assez proche de la date de fondation des cités elles-mêmes. On a ainsi proposé que l'enceinte de Mégara Hyblaea soit, dans son premier état, contemporaine de la mise en place du plan d'urbanisme, vers la fin du VIII^e s.³⁰ Dans ces

conditions, on peut poser pour la fortification, comme on l'a fait pour l'habitat, la question des rapports entre les techniques utilisées par les nouveaux colons et les techniques qui étaient en usage à la même époque dans le monde indigène.

A Naxos, nous savons aujourd'hui grâce aux travaux de M. C. Lentini (1987) que le rempart de l'âge du Bronze dont est conservé surtout un grand bastion semi-circulaire) a sans doute été réutilisé dans la première phase de la colonie (fin du VIII^e et début VII^e s.). Il ne s'agit sans doute pas d'une continuité de l'habitat, mais de la réutilisation sur un site déserté de structures encore bien conservées.

A Mégara Hyblaea, on a depuis longtemps noté que les tours semi-circulaires de l'enceinte du VI^e s. étaient un cas particulier dans l'architecture militaire de cette période (au point qu'on a voulu les dater à l'époque hellénistique), et qu'elles trouvaient des parallèles dans l'architecture militaire de l'âge du Bronze, par exemple à Petraro, site proche de Mégara Hyblaea, et surtout à Thapsos, où nous savons par Thucydide que les Mégariens ont séjourné (*Mégara* 5, p. 299-301). Les fouilles récentes (Tréziny 2008) ont confirmé que les tours semi-circulaires en grand appareil étaient venues chemiser des tours plus anciennes, sans doute du VII^e s., mais ne permettent pas à ce jour d'affirmer qu'elles remontent à la première phase de l'enceinte mégarienne, ce qui nous laisse dans l'incertitude. Les Mégariens, mais aussi les Corinthiens qui viennent s'installer en Sicile vers 730 av. J.-C. ne viennent pas

29 Pausanias, III, 22, 3 : Τρινασοῦ καλουμένης τείχη, προυρίου ποτὲ ἐμοὶ δοκεῖν καὶ οὐ πόλεως.

30 Un premier essai en ce sens dans Tréziny 1986a. Sur Mégara Hyblaea, voir aussi *Mégara* 5, p. 237-301 ; Tréziny 2006a ; 2007

(sous presse) ; 2008.

d'habitats constitués en cités et en grandes agglomérations urbaines, mais sans doute de villages d'extension réduite dont nous ignorons s'ils étaient fortifiés et, si oui, comment ils l'étaient. Ils n'avaient donc pas forcément l'expérience de la construction d'enceintes, et il ne serait pas surprenant, même si ce n'est pas démontrable, qu'ils aient reproduit les modèles qu'ils avaient sous les yeux.

Quoi qu'il en soit, ces premières enceintes devaient être assez sommaires. D'abord constituées d'un fossé et d'une levée de terre (*agger*) retenue par un mur ou une palissade, elles devaient se distinguer assez peu de leurs équivalents indigènes. Mais on manque d'informations archéologiques précises sur les sites indigènes pour ces périodes hautes (fig. 400).

Tours et techniques de défense

On a vu que les tours des fortifications grecques archaïques de Sicile étaient systématiquement curvilignes : à celles de Mégara Hyblaea, on peut ajouter celles de Léontinoi, d'Himère et des sites sicules de Mendolito ou de la Cività di Paternò, près de Catane. Mais ce n'est pas le cas dans le monde ionien, où toutes les tours connues sont quadrangulaires : à la Vieille Smyrne, à Larissa sur l'Hermos, et dans les fortifications pisistratéennes d'Eleusis. Nous ne connaissons pas suffisamment les murs archaïques de Phocée, mais l'enceinte archaïque de Marseille devait également avoir des tours, et elles étaient sans doute quadrangulaires. Le seul témoignage en est peut-être la « plate-forme » quadrangulaire qui termine le « quai archaïque » de la place Villeneuve-Bargemon, s'il s'agit bien, comme je le crois, de l'extrémité maritime du premier rempart archaïque³¹. Les sites indigènes voisins comme Saint-Blaise et les Baou de Saint-Marcel (VI^e s.) ou l'Île de Martigues au V^e s. ont des tours curvilignes, alors que toutes les constructions à tours quadrangulaires se datent plutôt au II^e s. av. J.-C.³² C'est ainsi que l'oppidum des Mayans (*supra* dans ce volume, p. 138-139) a d'abord été daté à l'époque hellénistique (Arcelin 1986, p. 61), puis, après un premier sondage, à l'époque archaïque (mais avec prudence : Arcelin, Tréziny 1990, p. 29), avant d'être attribué sans aucun doute à la fin du VI^e s. av. J.-C. La présence de tours quadrangulaires pouvait alors faire songer à une construction grecque, mais le matériel retrouvé sur le site est celui d'un habitat indigène, certes en contacts étroits avec la cité phocéenne. La

fortification à tours quadrangulaires peut alors être interprétée comme une « imitation » des tours (probables) de Marseille, imitation d'ailleurs assez maladroite puisque le matériau dans lequel est construite l'enceinte (calcaire dur et gélif) convient assez mal à la construction d'angles chaînés, et se serait adapté davantage à des tours curvilignes. La diffusion des tours quadrangulaires dans le monde indigène à partir de l'exemple massaliète peut donc être considérée comme une hypothèse de travail raisonnable, mais difficilement démontrable, surtout lorsqu'on s'éloigne de la région marseillaise.

Il en va peut-être autrement pour les fortifications dites « à crémaillères » présentes à La Ramasse, en Languedoc, dès le IV^e s., dans lesquelles je verrais, plutôt qu'une influence de constructions qui sont plutôt d'époque hellénistique et quasiment inexistantes en Grèce d'Occident, une adaptation de techniques locales³³. Enfin, le Midi gaulois donne à Saint-Blaise et à Glanum deux exemples d'enceintes hellénistiques en grand appareil surmontées de merlons monolithes arrondis caractéristiques du monde punique et sur lesquels on a beaucoup discuté. J'avais envisagé naguère (Tréziny 1992) que l'on pût y voir une adaptation du motif des stèles si fréquentes dans les oppida protohistoriques, mais les progrès récents des études sur ces monuments m'inciteraient plutôt aujourd'hui à y voir, plus simplement, l'adaptation d'un modèle massaliète dans le cadre d'une koiné de Méditerranée occidentale (Tréziny 2006b).

Les cas de Saint-Blaise et de Glanum ont du reste un grand intérêt historiographique. Après les grandes fouilles d'Henri Rolland sur les deux sites, il ne faisait guère de doutes pour beaucoup d'observateurs que Saint-Blaise et Glanum étaient des sites fortifiés à la manière grecque, donc par des Grecs, et constituaient des jalons sur la route terrestre entre Marseille et la vallée du Rhône par la basse vallée de la Durance (Euzennat 1981). Il fallut une reprise systématique de l'étude des céramiques pour se rendre compte qu'au II^e s. Saint-Blaise et Glanum, en dépit de la parure monumentale de ce dernier site, étaient habités par des Gaulois (Arcelin, Cayot 1984). D'où une réinterprétation de l'enceinte de Saint-Blaise, grecque peut-être par sa technique de construction et par ses constructeurs (voir *infra*), mais défendant un site indigène. Faut-il y voir l'indice d'une alliance politique et militaire entre Marseille et ses voisins ? ou une simple « prestation de service » rémunérée ? On conviendra que, sans sources écrites, toute réponse serait arbitraire³⁴.

31 Discussion dans Bouiron (M.), Tréziny (H.), et al. – *Trames et paysages de Gyptis au roi René. Actes du colloque de Marseille, 1999*, Aix-en-Provence 2001 (coll. EtMass 7), p. 179, n. 106 (Hesnard et al.) et p. 50 (Tréziny).

32 Bilan toujours utile dans Dedet (B.), Py (M.), éd. – *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*, Caveirac 1985.

33 Tréziny 2006b, p. 164-165 ; *contra* Garcia 1993.

34 Sur les « prestations de service », voir Chr. Goudineau, *Un contrepois de pressoir à huile d'Entremont*, Gallia 42, 1984,

3. Inscriptions et signes lapidaires

Les inscriptions liées aux fortifications sont rarissimes dans le monde grec et peu fréquentes sur les sites indigènes, sinon dans le monde italique. La plus ancienne qui intéresse notre propos est celle qui était insérée dans la porte du Mendolito, site indigène archaïque de l'arrière-pays de Catane. L'inscription, difficile à déchiffrer, semble commémorer la constriction (ou la réfection) de la porte sous l'autorité d'un magistrat local. La langue semble avoir des liens avec les langues italiques que l'on retrouve dans les inscriptions osques du IV^e s. L'inscription de Muro Lucano rappelle en langue osque mais en écriture osco-grecque le nom de deux magistrats locaux, des *meddices*, associés à la construction du rempart. Celle de Serra di Vaglio rapporte, cette fois en langue grecque, le nom d'un archon, sans doute transcription de *meddix*, appelé *Nymmélos*³⁵. Le point commun de ces trois textes, éloignés dans l'espace comme dans le temps, est qu'ils transmettent une tradition italique, que l'on retrouve dans le monde romain, mais qui est étrangère à la culture grecque. Quant à l'inscription grecque de Vaglio, elle implique sans doute une connaissance du grec par une partie de la population, même s'il n'était pas nécessaire que tout le monde sût la lire, mais surtout une volonté pour un personnage, une famille, un clan, de manifester par là son rang social.

L'interprétation des signes lapidaires est beaucoup plus délicate. Dans le monde grec déjà, la fonction de ces marques est difficile à déterminer. Trouvées en carrière, elles pouvaient déterminer une qualité de pierre, comme on peut le supposer pour les carrières de Poggioreale, près de Naples. A Marseille, dont la pierre de taille était acheminée par bateau depuis la Couronne, on ne trouve pas de marques dans les carrières, mais il y en a sur une épave qui transportait des blocs, ce qui suggère que les marques étaient faites sinon à la carrière, du moins avant l'embarquement. Ces marques sont doubles : la principale, souvent complexe (monogramme *alpha-rhô*) pouvait être le début du nom d'un entrepreneur, la seconde, simple lettre de l'alphabet, peut être un signe de numération (numéro de lot ?). D'autres marques sont ajoutées dans un second temps, lors de la construction (marque de tâcheron ?). La plupart du temps, ces marques étaient ravalées dans les parties visibles de la construction : on les trouve donc qu'en fondation ou à l'intérieur du rempart lorsqu'on le démonte. Dans les sites indigènes qui nous occupent, en Italie méridionale,



Fig. 401. Signes lapidaires de Saint-Blaise (Rolland 1951, p. 94, fig. 28).

on trouve des marques simples généralement issues de l'alphabet grec, ce qui est normal puisque cet alphabet est utilisé pour l'écriture. Ce que les marques nous apprennent, c'est un certain degré de complexité dans l'organisation des chantiers, puisqu'elles devaient servir d'une façon ou d'une autre à calculer des rémunérations. Les marques peuvent également servir à définir des groupes régionaux, comme la marque « double *iota* », fréquente dans le rempart de Serra di Vaglio et dans le sanctuaire de Rossano di Vaglio, mais aussi dans le mur Sud-Ouest de Moio della Civitella³⁶. Cela signifie sans doute que les constructeurs – quels qu'ils soient – des trois monuments se référaient à une même tradition, alors que ce type de marquage n'existe pas ailleurs, et particulièrement à Vélie, pour laquelle on dispose d'un bilan récent (Vecchio 2009).

A Saint-Blaise, vers le milieu du II^e s. av. J.-C., le rempart en grand appareil est construit dans un grand appareil dit « hellénistique », c'est-à-dire comparable à celui des constructions contemporaines ou plus tardives de Marseille et de Glanum, grand appareil à joints vifs, ravalé au marteau-taillant (taille layée), à joints sciés. Les signes lapidaires ne sont pas très nombreux, et généralement assez simples : *alpha*, *beta*, *epsilon*, *kappa*, *tau*. On les trouve dans les fondations, mais aussi quelquefois en élévation : c'est le cas notamment de la lettre

p. 219-221 : Tréziny 1986b.

35 Biblio voir Poccetti dans ce volume, *infra*, p. 659-678.

36 La question est abordée supra dans ce volume, p. 172 et fig. 117. L'interprétation du « double *iota* » à Moio della Civitella et à Serra di Vaglio a été très discutée lors de la table ronde Ramses de Naples en octobre 2007, certains voulant y voir des signes de mise en place des blocs. Elle ne fait pourtant aucun doute à Serra di Vaglio, où des tronçons (de 50 à 100 m de longueur) à marque « double *iota* » alternent régulièrement avec des tronçons marqués *alpha* ou *pi*. Le doute ne me semble pas permis.

beta, parfaitement visible et, selon Henri Rolland (1951, p. 107), surlignée en rouge, ce qui est curieux pour des signes qui avaient une simple valeur technique et étaient généralement ravalés. Dans le secteur Est de la courtine, plusieurs marques complexes attirent l'attention. L'une, *omicron-tau-alpha*, a été lue (sans grande conviction) comme le début d'un anthroponyme grec (Atotos, rétrograde ?), une autre, *mu-alpha*, pourrait être aussi le début d'un anthroponyme, mais plus probablement un signe de numération (41), comme y invitent d'autres signes complexes (*kappa-delta*, *lambda-eta*, *lambda-theta*), qui ne peuvent être que 25, 38, 39 (fig. 401). Ces signes pourraient indiquer le nombre de blocs posés par une équipe dans un laps de temps donné. Ils posent aussi une question insolite : sont-ils la preuve que les constructeurs étaient bien des Grecs, ou que les Gaulois, qui utilisaient l'alphabet grec pour écrire leur langue, avaient également emprunté aux Grecs de Marseille leur système de numération ?

4. Des *phrouria* autour des cités grecques ?

La question des *phrouria* autour des cités grecques d'Occident a été posée à partir des années 1960 à propos de Vélie et de Moio della Civitella (*supra*, dans ce volume, p. 171-185). La reprise des activités archéologiques à Vélie sous l'impulsion de Mario Napoli amena les chercheurs à s'interroger sur la longue durée de la ville grecque alors même que sa voisine Posédonia devenait lucanienne, sous le nom de Paestum. La découverte en 1966 du rempart de la Civitella apportait une réponse : Vélie devait sa survie à l'existence d'une couronne de sites fortifiés. C'est donc logiquement que la première publication des fouilles de la Civitella (Greco 1967), alors même que les fouilles du rempart venaient à peine de commencer, s'appelait « Il frouvrión di Moio della Civitellac ». Au site de la Civitella furent ensuite associés ceux de Punta della Carpinina, dominant les hauteurs entre Vélie et Paestum, Torricelli, contrôlant la vallée de l'Alento au Nord de la ville, Castelluccio, au Sud, en direction de Palinuro. En dehors de Moio, aucun de ces sites n'a fait l'objet d'une exploitation archéologique mais il est vrai que leur disposition peut évoquer un système cohérent de fortification. Leur intégration par E. Greco dans le territoire de Vélie au terme d'une magistrale démonstration (Greco 1975) a été généralement acceptée au point de devenir un point ferme dans l'interprétation des sites fortifiés (de Bencivenga 1990, p. 366-367 à Mertens 2006, p. 435). Or on a vu précédemment (dans ce volume, p. 171-185) que l'interprétation du site n'était pas aisée. Dans le dernier quart du IV^e s., la Civitella est certainement un habitat

lucanien, et rien ne permet d'affirmer que la fortification est beaucoup plus ancienne ; par ailleurs les caractéristiques techniques du rempart le rapprochent davantage des enceintes lucaniennes de la deuxième moitié du IV^e s. que des murs de Vélie.

Il est vrai que la position topographique de la Civitella, sur une colline escarpée dominant un col, avec une vue dégagée sur Vélie, et parfaitement visible depuis l'acropole de la ville grecque, incite à en faire un *phrourion*. Cela pose plus généralement le problème de l'inter-visibilité, abordé ailleurs dans ce volume par O. Belvedere (*supra* dans ce volume, p. 57-58). Lorsque, pour se mettre à l'abri d'une agression éventuelle, une population se fortifie sur un point haut, elle domine visuellement un paysage beaucoup plus étendu que celui qu'elle occupe et contrôle effectivement. Et il est fréquent que ces divers habitats se voient les uns les autres. Cela signifie-t-il qu'ils constituent un réseau de sites fortifiés ? Cette notion de réseau d'habitats fortifiés est du reste liée à celle du « contrôle ». Ce n'est pas parce que, depuis le site fortifié, on voit une route ou un trait de côte, qu'on en a le contrôle. Comme le note très justement Oakley dans son étude des habitats du Samnium, ce contrôle est très relatif : empêcher une armée de passer supposerait des descendre de la position élevée, en perdant tout l'avantage. Tout au plus peut-on décourager l'ennemi en laissant peser une menace sur son arrière-garde. Et on a sans doute mal interprété les habitats samnites en lisant comme un système cohérent ce qui est avant tout une juxtaposition d'habitats indépendants les uns des autres. La plupart de ces sites fortifiés devraient être lus d'abord comme des sites locaux, ayant pour vocation de protéger les populations locales (Oakley 1995, p. 139-140).

Cela ne veut pas dire bien sûr que ces sites n'ont pas pu fonctionner en réseau à certains moments de l'histoire politique et militaire de la région. Mais il ne faudrait pas en faire la raison de leur création. Et je crois qu'il faut surtout récuser l'argument selon lequel les Grecs de telle cité n'auraient pas laissé se construire une fortification si proche de la ville grecque et visible de ses remparts. Cela vaut aussi bien pour Moio della Civitella que pour les oppida de la couronne marseillaise, que ce soit à l'époque archaïque (Mayans, Marseillevy) ou à l'époque hellénistique (Verduron) (*supra* dans ce volume, p. 131-145).

Une autre région de l'Italie méridionale retiendra mon attention pour terminer ce rapide tour d'horizon, celle de Métaponte. Des sites comme Cozzo Presepe³⁷

37 Les fouilles de Cozzo Presepe ont donné lieu à d'intéressantes analyses archéozoologiques, d'où l'on a conclu que la population mangeait des animaux jeunes (deux ans en moyenne), ce qui convenait

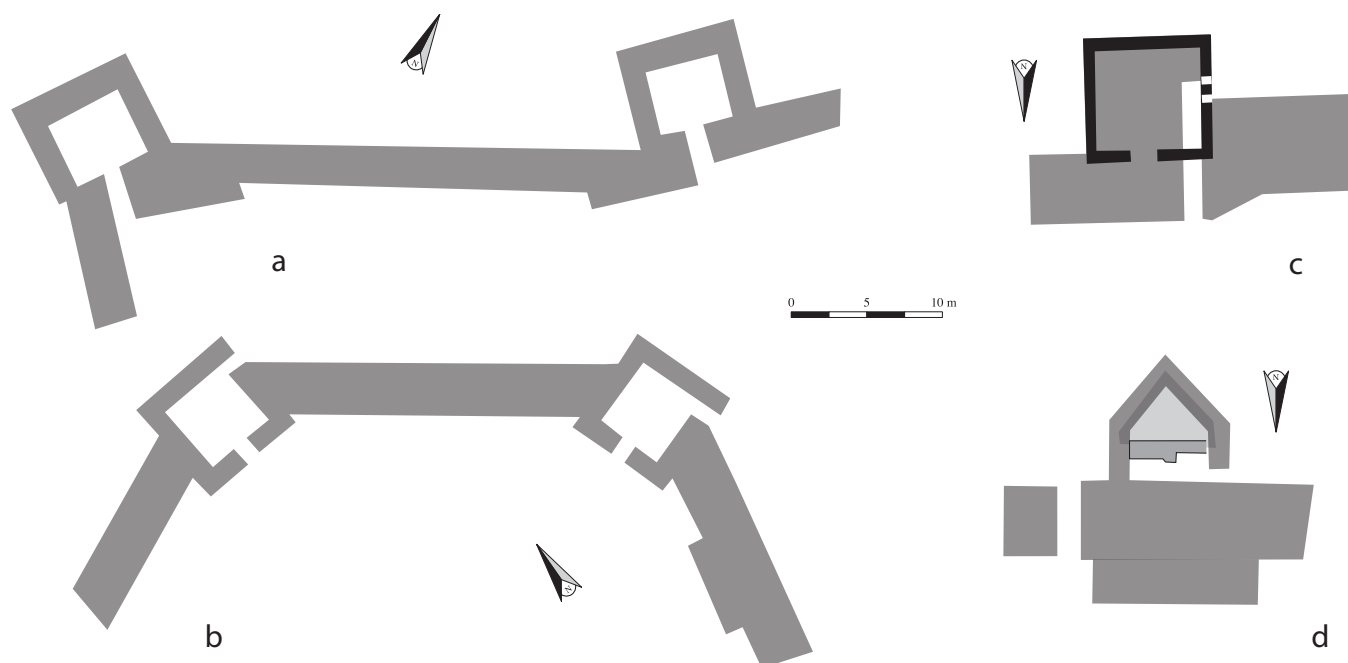


Fig. 402. a- Tours IV et V de Kaulonia (Orsi) ; b- Tours du secteur B de Pomarico (De Siena) ; c- Paestum, tour 28 (Krischen) ; d- Paestum, tour 20 (Winter).

ou Pomarico Vecchio, situés à 20 km au Nord de Métaponte, dominant l'un la vallée du Basento, l'autre celle du Bradano, ont été quelquefois considérés comme des *phouria* défendant le territoire de la cité grecque. On considère aujourd'hui qu'il s'agit plus sûrement de sites indigènes. Le site de Pomarico est le mieux connu, grâce aux fouilles de M. Barra Bagnasco (*Pomarico I*). Que les habitants soient des indigènes est à peu près assuré par les mobiliers, mais surtout par le rite de l'inhumation en position fœtale (*rannicchiata*), rite qui rattache ces populations à une tradition locale chone, antérieure à la pénétration lucanienne. L'habitat lui-même est organisé de façon régulière, à la manière d'un habitat grec, et la céramique utilisée sur le site est apparemment la même que celle de Métaponte ou d'autres centres régionaux. Notons tout de même que l'habitat, très partiellement fouillé, est formé d'une seule file de maisons entre deux rues, avec des îlots étroits de 11 m, ce qui n'est pas la norme dans les sites grecs où l'on a généralement deux files de lots accolés³⁸. Quant à la céramique, si elle est

essentiellement grecque, ce qui n'a rien d'étonnant à cette époque, nous savons que la répartition des diverses formes n'est pas obligatoirement la même dans un site grec et dans un site indigène (cf. *supra*, p. 159-169 et 174-183, Vélia et Moio della Civitella), mais des études statistiques manquent encore, notamment à Métaponte (comme dans la plupart des villes grecques).

Dans ce contexte indigène « très hellénisé », on connaît deux secteurs de la fortification. Le secteur A, le plus méridional, comporte un segment de courtine renforcé par une tour carrée avec porte côté ville et poterne ouverte sur le flanc droit, côté campagne. A. De Siena y voit une porte (ou plutôt une poterne) à cour, monumentalisant un accès à l'habitat. Plus au Nord, dans le secteur B (fig. 402b), ce sont deux tours espacées de 25 m qui présentent le même dispositif avec poterne, constituant « una sequenza di ingressi monumentali ». Il me semble qu'il s'agit là plus simplement d'une série de tours carrées à rez-de-chaussée creux, dotées de poternes latérales stratégiques, permettant des sorties contre les travaux d'approche de l'ennemi. Bien sûr, une poterne peut servir aussi à entrer dans la ville, mais ce n'est sûrement pas sa fonction première, et, si c'était le cas, on n'en mettrait pas une tous les 25 m. Ce système de poternes latérales dans les tours est bien connue dans les fortifications grecques. Selon Winter (1971, p. 240-248), le plus ancien exemple serait dans l'enceinte de Mantinée, vers

bien à la garnison d'un *phourion* (John Watson, *The Mammals*. In : *Cozzo Presepe*, p. 390-406). Même si la conclusion historique est sans doute erronée, la démarche est importante et pourrait apporter, si elle était systématique, de nouvelles informations sur le faciès culturel de ces populations.

38 Dans la série très limitée des habitats « filiformes », au site indigène de Nages, en Languedoc Py (M.), *L'oppidum des Castels à Nages (Gard)*. Paris 1978) il faudrait aujourd'hui ajouter la ville haute d'Apollonia d'Illyrie (Verger (St.) *et al.*, *Apollonia d'Illyrie*. Activités de l'Ecole française de Rome. *MEFRA* 120-1, 2008, p. 190-195) et la

sous-colonie massaliète d'Olbia de Provence (information M. Bats).

371, mais le système se développe surtout à l'époque hellénistique. En Occident, on connaît l'exemple de Paestum, où la poterne traverse le rez-de-chaussée plein de la tour 28 (fig. 402c). D'autres cas sont plus sophistiqués, et sans doute plus tardifs (III^e-II^e s.), comme la tour pentagonale de Paestum (fig. 402d), la tour de la Mannella à Locres Epizéphyriennes, les tours de Pompéi et de Nuceria, où l'on accède à la poterne depuis le premier étage de la tour, par en escalier ou une échelle de bois (ce qui enlève à la poterne toute valeur d'accès)³⁹. Si le rempart de Pomarico date bien de la deuxième moitié du IV^e s., comme les résultats des fouilles semblent l'indiquer, il propose des aménagements rarissimes dans l'Occident grec, inconnus à ce jour à Métaponte (dans l'état des publications), dans l'enceinte calabraise pourtant sophistiquée de Castiglione di Paludi, et *a fortiori* dans les sites lucaniens plus à l'intérieur, qui ne comportent généralement pas de tours (De Gennaro 2005). Par comparaison, les tours de Kaulonia (fig. 402a), datées (très approximativement) dans la deuxième moitié du IV^e s., très proches de celles de Pomarico par les dimensions et la technique de construction, paraissent moins évoluées, avec des tours saillantes par rapport au rempart, et non médianes, et sans poternes. Le matériau utilisé à Pomarico est une pierre locale, de taille irrégulière, mais, à l'exception de sites côtiers où la pierre de taille peut être transportée par bateau (Marseille), il est normal que l'on utilise pour l'enceinte le matériau le plus facilement disponible.

Si donc il n'est pas utile, en effet, de se demander si le site est grec ou indigène (il est évidemment habité par des indigènes), il ne me paraît pas superflu de se demander quel était l'architecte qui a conçu ce monument, s'il était indigène ou grec, et pourquoi on a recouru à une technique aussi sophistiquée pour défendre un habitat qui paraît relativement secondaire.

Autour de Métaponte comme autour de Vélie, il ne semble donc pas que l'on puisse parler au IV^e s. de couronnes de *phrouria* grecs défendant le territoire de la cité.

Inversement, on a eu tendance à exclure l'existence de *phrouria* antérieurement au IV^e s., et notamment à l'époque archaïque⁴⁰. Or les fouilles de Serro di Tavola (*infra*, p. 581-594), de Monte Palazzi (*infra*, p. 595-601) et d'autres sites calabrais montrent, en dépit des

difficultés d'interprétation, que des sites fortifiés pouvaient border les frontières des cités grecques. Il est vrai que nous sommes alors dans un milieu géographique assez particulier, entouré de villes grecques (Kaulonia, Locres, Rhégion, Medma), dans lequel les limites du territoire des cités devaient coïncider avec celles d'autres cités grecques plutôt qu'avec des communautés indigènes. Cela montre en tout cas qu'il n'y a pas en ce domaine de règle générale qui pourrait s'appliquer *a priori* : seule la fouille (et la publication des données) peut permettre d'avancer, toujours avec prudence, vers une interprétation historique de ces habitats secondaires.

BIBLIOGRAPHIE

- Arcelin 1986** : ARCELIN (P.) – Le territoire de Marseille grecque dans son contexte indigène. In : Bats (M.), Tréziny (H.), éd. – *Le territoire de Marseille grecque. Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence (16 mars 1986)*. Aix-en-Provence 1986, p. 43-104 (coll. EtMassa, 1).
- Arcelin, Cayot 1984** : ARCELIN (P.), CAYOT (A.) – Réflexions sur l'abandon de l'agglomération hellénistique de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts, B.-du-Rh.). *RAN* 17, 1984, p. 53-70.
- Arcelin, Tréziny 1990** : ARCELIN (P.), TRÉZINY (H.) – Les habitats indigènes des environs de Marseille grecque. In : *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud. Catalogue de l'exposition de la Vieille Charité, Marseille*. Marseille 1990, p. 26-31.
- Bencivenga 1990** : Elea. Problems of the relationship between city and territory, and of urban organization in the archaic period. In : *Greek colonists and native populations. Proc. 1st Australian Congr. Class. Arch. Sidney*, 1985. Sidney 1990, p. 365-391.
- Cozzo Presepe** : DU PLAT TALOR (J.), MACNAMARA (E.), WARD-PERKINS (J.) et al. – The excavations at Cozzo Presepe (1968-1972). In : *Metaponto II = NSA 1977, Suppl.*, p. 191-406.
- De Gennaro 2005** : DE GENNARO (R.) – *I circuiti murai della Lucania antica (IV-III sec. a. C.)*. Paestum 2005 (coll. Tekmeria, 5).
- De Siena 1997** : DE SIENA (A.) – Le fortificazioni. In : *Pomarico*, p. 45-54.
- Euzennat 1981** : EUZENNAT (M.) – Ancient Marseille in the Light of Recent Excavations. *AJA*, 84, 1981, p. 133-140.
- Garcia 1993** : GARCIA (D.) –
- Greco 1967** : GRECO (E.) – Il phrourion di Moio della Civitella. *Rivista di Studi Salernitani*, 2, 1967, p. 389-396.
- Greco 1975** : GRECO (E.) – Velia e Palinuro. Problemi di topografia antica. *MEFRA*, 87, 1975, p. 81-142.
- Lentini 1987** : LENTINI (M.C.) – NAXOS : ESPLORAZIONE DELL'ABITATO PROTOARCAICO ORIENTALE. LA CASA A PASTAS N. 1. *Kokalos*, 30-31, 1984-1985, II, 2, p. 809-838.
- Mégara 5** : GRAS (M.), TRÉZINY (H.), BROISE (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque*. Rome 2004.
- Mertens 2006** : MERTENS (D.) – *Città e monumenti dei Greci d'Occidente*. Rome 2006.
- Oakley 1995** : OAKLEY (S.P.) – *The Hill-Forts of the Samnites*. Londres 1995 (Archaeological Monographs of the British School at Rome, 10).
- Pomarico** : BARRA BAGNASCO (M.), éd. – *Pomarico Vecchio I. Abitato, mura, necropole, materiali*. Galatina 1997.
- Tréziny 1986a** : TREZINY (H.) – Les techniques grecques de fortification et leur diffusion à la périphérie du monde grec d'Occident. In : Leriche (P.), Tréziny (H.), éd., *La fortification dans l'histoire du monde grec, Actes du colloque de Valbonne, décembre 1982*. Paris 1986, p. 185-200.

39 Pompéi : Krischen (Fr.), *Die Stadtmauern von Pompeji*, Berlin 1941, pl. 6 ; Nuceria : Johannowski (W.) – Nuovi rinvenimenti a Nuceria Alfaterna. In : *La regione sotterrata dal Vesuvio. Studi e prospettive. Atti del Convegno internazionale, 11-15 novembre 1979*. Napoli, Univ. degli Studi, 1982, p. 835-862.

40 Voir la discussion autour de Serro di Tavola dans *Lo Stretto, crocevia di culture*, Actes du congrès de Tarente de 1986, notamment p. 549 (E. Greco).

Tréziny 1986b : TRÉZINY (H.) – Remarques sur la fonction du rempart hellénistique de Saint-Blaise. In: Bats (M.), Tréziny (H.), éd., *Le territoire de Marseille grecque, actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 16 mars 1985*, Aix-en-Provence 1986 (EtMassa 1), p. 145-151.

Tréziny 2003 : TRÉZINY (H.) – Aspects des fortifications urbaines de la Grande-Grèce dans la deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C. In : *Alessandro il Molosso e i « condottieri » in Magna grecia. Atti del 43° convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 2003*. Tarente 2004, p. 595-631.

Tréziny 2006a : TRÉZINY (H.) – Les fortifications archaïques dans le monde grec colonial d'Occident. In : *Quinte giornate internazionali di studi sull'area elima e la Sicilia Occidentale nel contesto mediterraneo. Guerra e pace in Sicilia e nel mediterraneo antico (VIII-III sec. a. C.) : arti, prassi e teoria della pace e della guerra, Erice 12-15 ottobre 2003*. Pise 2006, p. 255-266.

Tréziny 2006b : TRÉZINY (H.) – Marseille et l'hellénisation du Midi : regards sur l'architecture et l'urbanisme de la Gaule méridionale à l'époque hellénistique. In : *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.), actes du colloque international, Toulouse, 31 mars-2 avril 2005 = Pallas 70*, 2006, p. 163-186.

Tréziny 2007 : TRÉZINY (H.) – Aux origines de Mégara Hyblaea. In : Mazarakis-Ainian (A.), éd., *The « Dark Ages » revisited*. Actes du colloque international de Volos, 14-17 juin 2007, sous presse.

Tréziny 2008 : TRÉZINY (H.) – Mégara Hyblaea (fouille 2006). In : Activités de l'Ecole française de Rome. *MEFRA* 120-1, 2008, p. 256-260.

Vecchio 2009 : VECCHIO (L.) – I contrassegni alfabetici sui blocchi. In : Tocco (G.) et al., éd., *Velia. La cinta fortificata e le aree sacre*, Milan 2009, p. 135-139.

Winter 1971 : WINTER (F.E.) – *Greek Fortifications*. Londres-Toronto 1971.